JOURNAL SEMI-HEBDOMADAIRE.

La Revue Canadienne publicun Album littérairet musicul, paraissantique les mois, par li-vraisons de 32 pages de matières littéraires et 4 pages de musique. Les douzellvruisons de l'année coationnent la matière de 10 volumes ordinaires.

ON S'ABONNE :

A Montreal, AUX BUREAUX No. 15,

RUE ST. VINCENT.

Q Queber, CHEZ M. F. X. Julien, MAISON DE LA CORPORATION.

La Revue Canadienne,

DU MONDE POLITIQUE, RELIGIEUX, LITTÉRAIRE, INDUSTRIEL, ET COMMERCIAL.

LOUIS. O. LE TOURNEUX, RÉDACTEUR EN CHEF.

Education.

Industrie.

Progrès.

PARAISSANT LESMardi et Vendredi

Vol. III.

No. 124

PRIX DES ANNONCESATS DE SILIgues di su-descous premiere international de la company de

Notices Biographiques des Contemporains Illustres.

M. O'CONNELL.

--- (Suite et fin.)---

La première élection d'O'Connell est, sans contredit, une des tentatives les plus audacieuses de ce pouvoir. La loi, en imposant à tout catholique l'obligation de prêter le serment de suprematie protestante pour entrer au parlement, était par le fait même une véritable loi d'exclusion, et nul catholique ne s'était encore porté candidat, lorsque l'association résolut de braver la loi. Le député d'Ennis, dans le comté de Clare. M. Vesey-Fitz-Gorald, protestant en religion mais catholique en politique, c'est-à-dire honnête homme pour parler le langage des Iriandais, ayant accepté une pla ce dans le ministère, fut obligé de se soumettre à une réélection ; et c'est alors, en 1828, que l'association décida qu'O'Connell se poserait le compétiteur du ministre et se présenterait, mi catholique, aux suf-frages des électeurs de Clare. O'Connell accepta sans hésiter cette grande mission, et bientot s'ouvrit une lutte électorale dont l'Irlande gardera longtemps le souvenir ; car c'est là qu'elle acquiert le sontiment de sa force, c'est là qu'elle arrache au gouvernement anglais la me-sure qui devait l'affranchir un an plus tard. Shiel nous a laisso un brillant tableau de toutes ces scènes si ourieuses, si dramatiques, si va-riées, si pittoresques de l'élection de Clare. Dans ce tableau, que l'exiguité de mon cadre ne me permet pus de reproduire ici, sont consignés tous les détails de ce mémorable combat auquel assistait d'intention ou en personne l'Irlande tout entière.—D'une part, M. Vesey-Fitz-Gérald, accompagné de toute l'aristocratie du comté; part, l'agiteur, suivi d'une foule immen se de francs-tenanciers (freeholders,) qui s'a-vançait prêtres et bannières en tête, jouant de la comemuse, et fuisant retentir les airs du bruit de ses acclamations: sur les hustings les deux rivaux luttèrent d'éloquence; M. Vesey-Fitz-Gerald parla de tous les services rendus par ses ancêtres, de ses services à lui, de son vieux pere, venere dans le comté, en ce moment couché sur un lit de mort, et dont l'agonie rendait le souvenir plus touchant. Aux larmes de l'o-rateur la foule répondit par des larmes de sym-pathie; mais bientôt s'éleva la voix d'O'Connell, cette grande voix qui pénètre au cœur des masses ; elle fut tour-à-tour moolleuse, vibrante, énergique, railleuse, pathétique, grossière, impitoyable; les hourras pour O'Connell! éclatèrent de toutes parts, et le succès de son élection fut assuré. On raconte à ce sujet, comme un témoignage de la toute-puissance de l'association sur l'Irlande, qu'il fut fait, par le comité, défense à cette immense multitude de boire du whiskey tout le temps que durerait l'élection, et que pas un homme ne se montra rebelle à l'o-bligation imposée; fait bien remarquable pour qui connaît ce penchant invincible à l'ivrognerie qui distingue si éminemment le paysan irlan-dais!

Six mois après, le gouvernement anglais, effrayé de tant d'audace, se détermina à céder, le bill d'émancipation sut voté, et O'Connell ne craignit pas de se présenter à Westminster pour

réclamer son siège de député de Clare, en invoquant le bénéfice d'une loi votée après son élec-tion. C'est le 15 mai 1829 qu'il fit pour la première fois son apparition au parlement; l'An-gleterre avait déjà vu l'agiteur en 1825, lorsqu'il vint à la tête d'une députation chargée d'exposer les griefs du peuple irlandais. Il avait été accueilli par les applaudissements du peuple, et ce même peuple, curieux de revoir l'homme qui remplissait l'Irlande du bruit de son nom, encombrait toutes les avenues du parlement. O'Connell entra; la salle était comble, et, sur son refus de prêter l'ancien serment, le président, en lui déclarant que la loi d'émancipation ne pouvait avoir d'effet retroactif, lui enjoignit de se retirer, il sortit; son élection fut vivement discutée et enfin annulée. Après quelques jours consacrés aux fêtes que lui donnérent les radicaux dans toutes les tavernes de Londres, O'Connell partit pour réclamer une seconde fois le mandat des électeurs de Clare. Sa marche à travers l'Irlande fut un long et immense triomphe ; quarante mille personnes entourérent constamment la voiture découverte du haut de laquelle l'agiteur les haranguait. Enfin il arriva à une heure du matin à Clare, où il fit une entrée solennelle suivi de toute la population du comté, au milieu des fleurs, des palmes, des flambeaux, aux sons des instruments, au bruit des hourras et aux cris des femmes qui agitaient leurs mouchoirs et lui jetaient des bouquets. De pareils triomphes sont flatteurs sans doute, ils récompensent dignement les grands orateurs, les grands défenseurs des peuples; maincureusement les peuples en accordent tout autant aux danseuses, et cela en diminue un peu lo prix.

Réclu une seconde fois, et sans que personne se présentat pour concourir avec lui, O'Connell vint enfin prendre possession de son siège dans les premiers jours de mars 1830. Il m'est imnosaible de le suivre ici dans tous les détails de sa carrière politique. Elle a éprouvé quelques variations que plusieurs, qui n'ont pas compris ce patriotisme exclusif et limité à l'objet do ses affections, lui ont vivement reprochées ; je me contenteral d'en indiquer les points principaux. Il contribun de toutes ses forces à la chute du ministère Wellington et à l'avénement du ministère whig de lord Grey. Réélu député par le comté de Kerry, il se prononça pour la réfor-me des lois électorales, appuya chaudement le reform-bill, qui a presque doublé la représentation populaire, et prononça à ce sujet un re-marquable discours qui décida en grande partie l'adoption de cette mesure importante; allié d'abord aux radicaux, il s'en sépare pour appuyer le ministère, qui lui promet l'abolition de la dime en Irlande; déçu dans ces espérances, il proclame en 1833 les whigs "une faction de fripons, un excrément du torysme," et présente, en avril 1834, une motion pour le rappel de l'acte d'union. L'orateur ne rencontra dans son auditoire aucune sympathis, et partit pour l'Irlande à la fin de la session, en annonçant partout qu'il allait mettre le rappel à l'ordre du jour. Sur ces entrefaites les tories reprirent un instant le pouvoir, les whigs firent des propositions à O'Connell, qui se ligua de nouveau avec eux sous conditions, et bientôt, grâce à l'appui de son nom et des quarante voix irlandaises dont il dispose au parlement, les whigs triompherent.

Wellington fut de nouveau force de quitter le j pouvoir, et le cabinet Melbourne fut fondé-Quelques réformes partielles opérées en Irlande attachèrent d'abord O'Connel à ce cabinet C'est vers cette époque, en 1836, que, dans sa tournée triomphale à travers l'Ecosse, tout en prêchant la réforme de la chambre des lords l'abolition de l'hérédité, et en prodiguant au peuple d'Edimbourg sa fameuse comparaison de l'homme "qui prétend savoir faire des sou-"liers, par l'unique raison que son grand-nère " s'en tirait assez bien dans son temps, " il terminait chacun de ses discours par ce cri loyal: Vivent les ministres du roi! " l'as de bannière, "'pas d'emblèmes, du calme et de la modéra-"tion ei l'on vient au devant de moi, " écrivait à son retour à Dublin, l'agitateur devenu de plus en plus pacifique. Aujourd'hui ce bon accord d'O'Connell et du ministère semble définitivement rompu. Il a replace l'Irlande sur le pied de l'agitation, après avoir vainement demandé la reforme de l'Eglise et des corporations municipales. Il annonce qu'il a été trompé, qu'il reprend as proposition d'il y a huit ans, et so voix tonne de nouveau pour le rappel de l'union. Il est évident qu'OConnell poursuit une chimère, ou, ce qui est plus probable, que, pour obte nir le moins, il demande le plus, sachant bien qu'il ne l'obtiendra pas. L'Angleterre, qui a poursuivi avec tant d'ardeur, il y a quarante ans et payé si cher l'anéantissement d'un parlement serville, n'ira pas aujourd'hui rendre à l'Irlande un parlement, qui, pour ôtre indépendant, no tarderait pas à devenir hostile, et provoquemit, sans nul doute, la séparation des doux pays, c'est-à-dire le plus grand danger que puisse cou rir l'Angleterre, danger dont elle comprend toute la portée, car elle sait bien que de tous temps, depuis la fameuse Armada de Philippe II jus-qu'à l'expédition de Hoche et d'Humbert, l'Irlande a été le point de mire de ses ennemis, et que cette contrée qu'elle aperçoit de ses rivages du jour où elle cesserait de lui appartenir, pour rait en quelques heures lui lancer une invasion D'ailleurs l'Angleterre n'a pas coutume de re-

noncer de bonne volonté à ce qu'elle tient. Maintenant comment tout cala finjra-t-il? cctte question nous conduit à résumer soire pensée sur la physionomie d'O'Connell comme orateur, et comme homme politique, sur le but qu'il poursuit et les résultats qu'il a obtenus.

Les qualités oratoires d'O'Connell consisten bien moins dans le développement extraordinaire de telle ou telle faculté que dans l'assemblage de plusieurs faculté hétérogènes. Il est tout ce qu'il veut être : parfois logicien à la manière des scolastiques et jusqu'au pédantisme parfois rhéteur disert, idyllique et fleuri ; parfois inspiré et pathetique jusqu'aux larmes, parfois milleur accere impitoyable, parfois simple et naïf en vrai bonhomme; mais plus souvent agitateur de son métier, comme il dit, tribun du peuple, et tribun irlandais, c'est-à-dire combinant la vigueur et la bouffissure, la finesse et la vulgarité dans des proportions colossales, et par cela même sans rival en Europe dans l'art de remuer à son gré une multitude. Les facéties et les brutalités oratoires d'O'Connell dépassent toutes les limites du possible : à l'un de ses ennemis, à lord C..., il dira que c'est uno hurc de sanglier garnie d'une penu d'orange; à l'autre, qui a le mal-

heur d'être boiteux, qui l'attaque et prétend que son langage est sévère, mais juste, il répliquera :
" Oui, juste comme vos jambes; " celui-là il
" l'appelera : La baleine terrestre, l'hommo-mon-" tagno, la plus grande masse que l'on puisso " montrer gratis." En réponse aux attaques de "M. Jackson, le plus impitoyable ennemi de l'Irlande, O'Connell se lève et s'écrie: "Dans la poitrine de tout homme, le cœur, enrichi d'un " sang généreux, tiont à des muscles que la sym-" pathic dilate; dans la poitrine de celui-là, (en " montrant Jackson de la main gaucho) si " vous l'ouvriez à l'instant, savez-vous ce que vous trouveriez? au lieu de cœur et de sang. " de petits vaisseaux pleins d'une humeur acre " et noire : au lieu de muscles, des courroies de cuir moisi que la haine ressere contro les pou-" mons, et qui lui arrachent ces cris de bête fauve "dont il nous a dechiré les oreilles... Et lorsque tout le côté tory éclate et se lève en tu-" multe, O'Connell, dominant le bruit de sa voix ' puissante : " Allez, allez, braillante ! y en a-t-" il d'autres encore? qu'ils sa joignent à ceux-là. "Qu'importent quelques rosses de plus ou de moins dans une foire!"

Je n'on finirais passi je voulais tout citer; j'ajouterai seulement qu'il no faudrait pas juger l'orateur sur ce simple échantillon. Bien souvent dans ces rapides improvisations où il a tout un peuple pour auditoire, O'Connell, laissant de côté e sarcasme et l'injure, s'anime, s'exalte, se pénetre de la grandeur de la dignité de sa mission et alors sa parolo se déroule pure, ardente imagée, grandiose, et s'élève jusqu'à la plus liante poésie: ainsi, après sa secondo élec-tion à Clare, il termine une allocution qui s'adressait a quarante mille hommes, par ces mots: " En présence de mon Dieu, et avec "le sentiment le plus profond de la responsa-" bilité qu'entraînent les devoirs solennels et "redoutables que vous m'avez deux fois im-"posés, Irlandais, je les accepte ! et je puise l'assurance de les remplir, non dans ma force, mais dans la vôtre. Les hommes " de Clare savent que la scule base de la liberté " est la religion. Ils ont triomphé parceque la "voix qui s'élève pour la patrie avait d'abord " exhalé sa prière au Seigneur. Maintenant des chants de liberté se font entendre dans " nos vertes compagnes, ces sons parcourent les " collines, ils ont rempli les vallées, ils murmurent dans les ondes de nos fleuves, et nos " torrents avec leur voix de tonnerre crient aux " échos de nos montagnes; l'Irlando est libre!" Joignez à de telles paroles une puissance super-

be de port, de gesté, de voix, et jugez de l'ellet. La physionnomie politique d'O'Connell est ra-rement appréciée de sang-froid ; pour les tories, saltambanque sans pudeur, un effronté mendiant (1). un chien hargneux qui mérite la

(1) On sait que chaque année le peuple irlendais offre à O'Connell un tribut volontaire très considérable; en 1835 cette somme a dépassé 514,000 francs, et plus d'un voyageur raconit que, donnant quelques pence à un pauvre d'Irlande, il lui en a vu mettre deux à part en disant : "Ceci est pour la rente d'O'Connell." Cette rente a pour but d'indenniser l'agitateur de l'abandon qu'il a fait de sa profession d'avocat, et en môme temps de subrenir aux frals nombreux que núccesitent ses fréquents voyages, ses relations multipliées et sa haute position politique. Du reste la publicité absolue qui accompagne la perception de cette rente atténue ce qu'elle peut offrir d'étrange pour nos mœurs.

corde, etc., etc., Pour les syligs, c'est un homme dangereux et vénal, qu'il faut s'ellorcer d'ache-ter; pour les mdicaux c'est un ami pou sur dont on doit se défier; pour la plupart des radicaux français, O'Counell est .un .. esprit. étroit et sans portée, servi par de magnifiques organes, une tôte imbre de vieux préjugés de secto." une sorto de Circe, moité avocat et moité prêtre, la "pire espèce d'alliance et d'association ; de pour les Irlandais, O'Connell est plus qu'un homme ; c'est présque un dieu.

Toutes ces appréciations ai différentes ac con-coivent et s'expliquent par la mobilité même d'O'Connell, mobilité dont il faut chércher la cause et la justification dans cette position mixte ou il s'est placé, entre la légalité et l'insurrection. "O'Connell, commo l'a très bien dit M. de Beau-"mont n'est ni un homme de pure opposition parlementaire, ni un homme de revolution; il est l'un et l'autre, tour à tour et selon les cas ; " tout pour lui consiste à obdir et à résister avec discornement." O'Connell'n'est point un philosophe lumanitaire, parcequ'il est avant tout l'homme de son pays, et. que l'Irlande a trop à faire de ses propres maux pour songer à disserter synthétiquement sur les maux det l'espécè humaine; O'Connell est entablique, d'albrid pascequ'il est Irlandais, et ensuite parcequ'il pale à des Irlandais et pour des Irlandais; O'Connell n'a point insurée son mais les histologies. n'a point insurgé son pays, et, bien qu'il le puis-se faire d'un geste, il ne le feru pas, parcequ'il ne croit point encore l'Angleterre assez divisée, ni l'Irlando asser forte pour risquer l'initiative, Songez à toutes les tentatives antérieures où Dieu a laissé couler en vains le sang de l'opprimé, son-gez à cette effroyable responsabilité qui péae aux la tête d'un soul homme, voyez cet homme, qui sent que les temps approchent, mais qui recule devant le sacrifice de toute une génération, qui espère mourir avant l'heure du combat, et com-bat, et comprenez les secrétes angoisses d'O'-Connell !

Maintenant, O'Connell mort, que devient qui precède, que le statu que, à longtemps qu'if puisse se prolonger, manque de toutes les condi-tions de vie. L'Irande sera-t-elle corasce encore une fois, et rentrera-t-elle pour des siècles dans le dur esclavage d'où elle est enfin sortie ? Pour, de ce qui est, tirer une telle conclusion, il faudrait douter de la Providence et de la marche ascendante de l'esprit humain. L'Irlando se se'-parera-t-elle de l'Angleterre ? On a vu que celul ne pourrait avoir lieu aujourd'hui que par l'ané-i antissement, de l'une ou de l'autre ; reste une dernière et meilleure solution de problème : si O'Connell n'a pas donné le bonhour et la vis sociale à l'Irlande, il lai a donné du moins le sentiment de la force dans l'union, et quelles que nuissent être les alternatives de la lutto à venir, ce sentiment no périra pas ; mais O'Connell a fait plus encore, il a porte a travers l'Anglètorre ce que j'appellerai volontiers la contagion de l'Irlande. L'aristocratie anglaise sera punie par ou elle a péche, elle a en deux poids et deux mesures, elle a gouverné l'Angleterre avec un bon esprit, bien que ce ne fût encore que l'esprit de l'égoïsme, mais elle a fuit passer toute l'Irlande sous le même niveau de misère, et par là elle a créé à ses côtés la plus énergique et la

FEUILLETON DE LA REVUE CANADIENNE.

DUREPAS CHEZ LES MODERNES.

Un jour que sir Charles Sedley dinait en société à la taverne, un de ses amis s'étant aperçu qu'il avait une cravate de dentelle, fit un toast et jeta en même temps sa cravate au feu. Sedley et les autres con vives l'imit èrent. Sir Charles supports sa perte avec le plus grand sangfroid, et dit que la plaisanterio était très bonne, mais jura tout bas de prendre sa revanche.

Deux jours après, les mêmes personnes étaient téunies, Sedley, après avoir porté un toast à la anté d'une dame, appela le garçon de la taverne, et lui dit de faire entrer un dentiste qu'il avait mande exprès. Il se fit arracher une dent gatée qui le faisait souffrir depuis longtemps, et la jeta au feu. Aussitôt, et maigré toute leur répugnance, ifallut que chacun des convives se fit arracher

Souvent les toast n'étaient que des sentences on des vœux. Le duc de Buckingham avait coutume de donner à diner, à la fin de l'hiver, à tous les joueurs qui fréquentaient, comme lui, u de Marybine; le toast d'adieu etait : "Puissions-nous tous n'être pas pendus avant le printemps prochain et nous trouver réunis ici de nouveau!" Ce qui prouve que les nobles lords compromettaient parsois l'étroite infimité qui unissait leur tête à leurs épaules.

Notons, en passant, que les femmes ne sont pas scules exclues des toast; on en exclut aussi jeunes gens qui n'ont pas atteint leur vingtcl-unième année.

Les Russes ont un usage assez singulier : c'est ce qu'ils appellent le repas de l'anticham-bre. Ce repas se sert immédiatement avant le diner; on y boit beaucoup de liqueurs fortes, ce

qui fait que les Russes se mettent souvent à table dans l'état où quelques autres peuples ont coutume d'en sortir.

Il n'est point étonnant de rencontrer à la table des grands seigneurs russes, des gens des conditions les plus diverses; seulement les hôtes los plus illustres se trouvent placés auprès du maître de la maison, les plus intimes à l'extrémité inférieure de la table. Les plats sont d'abord présentés aux premiers, et passent auccessivement aux autres convives, qui les voient souvent

On a souvent parlé du luxe des anciens Moscovites. Il est certain que les nobles de Moscou tenaient à honneur d'entretenir à leur table une foule nombreuse de parasites; mais, ce qui est moins généralement connu, c'est leur excessive

"Un étranger dinant à la table du prince le plus magnifique et le plus recherché, dit l'Anglais Clarke dans la relation du voyage qu'il fit en Russie, vers l'année 1812, espère en vain voir changer son couteau et sa fourchette : s'il les rend, on les lui rapporte sans avoir été lavés; jette-t-il les yeux derrière lui, il verra le domestique cracher dans l'assiette qu'il a pour servir. et l'essuyer avec une serviette sale pour enlever la poussière; s'il regarde son voisin, il le voit se nettover les dents avec sa fourchette et la plonger ensuite dans le plat qui doit être présenté à tous les convives. Tout le monde sait que Po-temkin avait l'habitude de retirer la vermine de sa tête et de l'écraser à table, sur le fond de son assietto : les belles princesses de Moscou ne se faisaient pas de scrupule d'imiter son exemple.

Les Chinois ont de singulières coutumes; il ne faut pas s'en étonner. Lorsqu'ils veulent in-viter quelques personnes à diner, ils leur envoient trois billets: le premier, deux jours avant le repas ; le second, le matin du jour môme, pour faire souvenir les convives de leur engagement ;

et le troisième, à l'heure du repas, pour témoigner l'impationce de les voir arriver. Des qu'on les annonce, ils courent les recevoir à la porte de leur maison, leur font un long discours pour exprimer leur joie, recoivent leurs complimens et les introduisent avec beaucoup de cérémonie dans la sullo de compagnie; bientôt ils passent dans la sulle du festin, et l'on apporte devant chaque personne une petite table sur laquelle on dépose les plats; les mets chauds se servent dans des vases de porcelaine, les mets froids sur des plateaux de laque vernissé; souvent, après ces préambules, l'amphytrion disparaît pour laisser à ses hôtes plus de liberté. On suit que les Chinois se servent, en guise de couteaux et de fourchettes, de petites bagnettes d'ivoire ou d'ébone, qu'ils manient avec beaucoup de dextérité.

Après ce qui précède, il nous reste bien peu de chose à dire sur les usages observés par les différens neunles du monde dans leurs renss les peuples dont nous n'avons point parlé se rapprochant d'une manière presque identique de ceux dont nous nous sommes occunés. Cependant nous ne terminerons point ce chapitre sans relater certaines contumes bizarres que nous trouvons dans les récits des voyageurs. Le roi d'Abyssinie, dit-on, ne touche jamais aux plats et dédaigne de se servir lui-même; ce sont ses pages qui découpent les viandes devant lui et lui en portent les morceaux à la bouche. Par un même esprit de grandeur, le grand kan de Tartarie ne se fait servir que par des esclaves voi les, de peur que leur haleine ne souille les mets qu'on lui apporte.

L'orgueil du roi d'Ardra, en Guinée, va en core plus loin; il oblige tous ses sujets à so prosterner devant les alimens qui lui sont préparés, et défend, sous peine de mort de le regar der boire ou manger; ses officiers le servent en lui tournant le dos. Ajoutons enfin que, chez les

Omaguas, de jeunes esclavos, avant de servir le 1 mée-Philadelphe fit une loi fort sévere qui ordiner, presentent une seringue aux convives, qui so la renassent galamment.

Apiès avoir parle des coutumes observées par les différens peuples dans leurs repas, il est logique, je pense de dire un mot de leurs nlimens. Si, comme on l'essure, il ne faut point disputer des goûts, c'est bien certainement dans cette circonstance. En général, chaque animal a une nourriture propre; l'homme, au contraire, sans enêtre moins un animal pour cela, peut manger de tout; sa constitution même lui donne ce

précieux privilége. En effet, les carnivores, comme chacun-sait, n'ont que des dents incisives et canines; les herbivores n'ont que des molaires ;: l'homme a huit incisives, vingt molaires et deux canines : nous parlons, ce qui est rare, à la vérité, de l'homme oui a toutes ses dents.

Chez les carnivores, les organes extérieurs sont remplis de force, les organes intérieurs sont faibles; ils n'ont qu'un estomac, tandis que les ruminans en ont deux ou trois. On a trouvé quelques hommes qui ruminaient; mais, il faut avouer, c'étaient des phénomènes extraordi-

Dans les boutes, les intestins ont cent ounrante-huit pieds de longs. Le tube digestif de la panthère n'a que cinq pleds, celui di requin dix a douze pouces au plus. Les intestins de l'homme font six fois la longueur de son corps.

Ainsi, de par ses intestins, son estomac et ses

donnait de respecter la vie de ces animaux.

Les Romains considéraient comme "un mora eau friand les rats d'eau, et certains vers blancs, courts et épais, que l'on trouve dans le vieux bois ; ils prennient soin de les engraisser et les servaient dans leurs meilleurs repas. Ils fai-saient également grand ons de la chair de jeunes chiens rôtis; ce méts était de rigueur dans. les fostine solennels qu'ils faissient le jour de la consécration de leurs pontifes. Martial vante la chair des écurenils comme un mets des plus delicieux. Mécène ne manquait jumais de se faire servir de l'anon marine quand il fraitait ses amis. Mais le mels favori des Romains otait l'escargot ; ils engraissalent cet animal dans des enclos et le payaient des prix excessifs.

Tout singuliers que peuvent paraître ces meis, quelques-uns d'entre eux sont encore en usage aujourd'hui j' les Perses mangent de la trompe et du pied d'éléphant, prépares avec une très grande recherche. Les Canadiens ont une pré-dilection particulière pour le chien rôti qu'ils sasaisonnent de sulf et de vieux oing; dans notre pays même, les habitans de l'Auvergne no font ın regal d'écurebils fricasses, et ils partagent ce gout avec les Lapons et les habitans du Valais.

Certains peuples ont encore des goûts plus bisarres : ainsi les Orientsux font un très grand cas des chauves souris. Un autour assure du leur chair est plus agréable, que celle de nes poules domestiques : les Tartares boiyont du leur chair est plus agréable que celle de nes poules domestiques : les Tartares boiyont du Annai, de par ses intestins, son estomac et ses dents, l'homme est bien un lierbivore, cela solt dit sans l'ofienser; il est donc permis parfois de l'envoyer pattre.

Ne nous étonnons donc point de le voir cemposer sa nourriture d'élémens si divers. En thèse générale, il ne faut s'étonner de rien.

Les Egyptiens ont tué long-temps les éléphans pour en faire leur nourriture ; 'Is en consommaient une si grannde quantité, que Ptolé-